

*Quand l'orage s'est calmé...*

*Écraser l'informe : l'abbé Dassance*  
*et son Cours de littérature (1838-1840)*

Pardon à la mémoire de Voltaire, qui n'eût peut-être, en somme, pas été trop fâché que l'on retournât sarcastiquement – à peine! – à l'un de ses pourfendeurs posthumes les plus inlassables sa fameuse formule militante. Pierre-Nérée Dassance (1801-1858), en effet, ecclésiastique natif du Pays basque, devenu successivement aumônier de quelques grands lycées parisiens et professeur de littérature sacrée à la Faculté de théologie, chanoine honoraire de Paris et de Bayonne et même vicaire général honoraire de Montpellier, consacra l'essentiel de ses forces à la lutte contre les mécréants et les impies, c'est-à-dire notamment contre l'esprit voltairien toujours bien vivant sous la Monarchie de Juillet, tant comme pédagogue zélé que comme prédicateur et, surtout, comme publiciste – il collabora à l'*Encyclopédie catholique* et au journal *L'Ami de la religion* – et compilateur – on lui doit un *Abrégé des vies des saints* (1839), en 4 volumes, et une *Nouvelle Bibliothèque des prédicateurs* (1837-1838), en 15 volumes – spécialisé tout particulièrement dans la production édifiante à l'usage du clergé. Les bibliophiles connaissent peut-être sa version de l'*Imitation de Jésus-Christ*, un splendide volume illustré (par Tony Johannot et Cavelier) de grand format paru en 1837, et les curieux de littérature régionale la version en langue basque du *Nouveau Testament* à laquelle il a contribué en 1855. Mais c'est à son *Cours de littérature ancienne et moderne tiré de nos meilleurs critiques, avec des discours sur les différents âges de la littérature*, publié en 1838-1840 « au bureau de la Bibliothèque ecclésiastique<sup>1</sup> », en 6 épais volumes

---

1. Le catalogue électronique de la BnF indique deux exemplaires, datés de 1840 et 1844 : les retirages – à l'identique – furent assez nombreux, attestant du succès de la publication.

in-8°, que je voudrais m'intéresser succinctement, dans l'optique particulière du sujet de ce numéro d'*Orages*.

Le *Cours de littérature*, dont on notera au passage la parenté de titre avec quelques fameux précédents, le *Lycée ou Cours de littérature ancienne et moderne* de La Harpe notamment, se présente comme une vaste compilation de jugements critiques, empruntés en majorité à des auteurs (journalistes littéraires, préfaciers savants, essayistes ou professeurs) ayant écrit entre 1800 et 1835 – mais avec quelques excursions dans la période antérieure –, sur les écrivains majeurs et les œuvres importantes, depuis l'Antiquité gréco-latine jusqu'aux contemporains très proches, Chateaubriand, Lamartine ou Frayssinous. Le classement des articles ne surprend guère : les jugements sur la « littérature ancienne » sont répartis en 5 rubriques (poésie, éloquence, histoire, philosophie, littérature mêlée), le théâtre étant, de manière traditionnelle, inclus dans la première ; la période médiévale et renaissante ne fait l'objet d'aucune subdivision<sup>2</sup>, mais l'ordre suivi est, dans ses grandes lignes, chronologique, entre le temps de Charlemagne et l'époque de Régnier et de Malherbe ; le « siècle de Louis XIV » – on notera l'adoption de cette désignation, déjà présente dans le *Lycée* – reprend les 5 rubriques de la « littérature ancienne » en y adjoignant, avant la « littérature mêlée », une brève section consacrée aux « romans français » : le théâtre se taille la part du lion dans le chapitre « poésie », qui envisage les dramaturges sur 200 pages, avant de faire place rapidement à Jean-Baptiste Rousseau, Boileau, La Fontaine et Mme Deshoulières. À ce point, on parvient à la fin du 3<sup>e</sup> volume : les 3 autres sont donc consacrés, pour moitié au « dix-huitième siècle » et pour moitié à la production récente, attitude qui peut surprendre le lecteur d'aujourd'hui, mais qui est générale à l'époque dans les ouvrages pédagogiques, largement ouverts à la littérature vivante : j'en ai parlé, récemment<sup>3</sup>, à propos des *Leçons françaises* de Noël et La Place. Le

---

Description de l'exemplaire auquel je me réfère : t. 1, 1840, XX-508 p. ; t. 2, 1840, 522 p. ; t. 3, 1838, XIX-560 p. ; t. 4, 1838, XX-548 p. ; t. 5, 1838, 574 p. (les p. 343-352 manquent : à la place, un cahier de 18 p. numérotées en chiffres romains) ; t. 6, 1839, 636 p. ; une autre série consultée comprend les t. 1 et 2 à la date de 1844, le reste sans changements. Je suppose (voir t. 2, p. 135-136) que les deux premiers tomes ont été réalisés après les quatre suivants : l'éditeur A. Desprez, dont un *Coup d'œil sur la littérature française depuis les origines jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle* est reproduit des p. 137 à 243, le laisse entendre dans son bref « Avertissement ».

2. « Il semblait presque impossible de coordonner d'une manière régulière les matériaux qui devaient composer cette partie du *Cours* », note Desprez dans son « Avertissement », *loc. cit.*  
 3. Voir *Orages, littérature et culture 1760-1830*, n° 4, 2005, p. 213-226.

classement distingue, pour le XVIII<sup>e</sup> siècle, la « poésie », le « théâtre français » (près de 350 pages), l'« éloquence », l'« histoire », la « philosophie » (plus de 200 pages) et la « littérature » ; on retrouve ces rubriques pour le XIX<sup>e</sup> siècle, mais la poésie est scindée en deux – ce qui témoigne probablement d'un repentir du compilateur, qui aura ajouté des articles à sa première moisson – autour du « théâtre français », et un bref chapitre « romans » trouve place à la fin du dernier volume.

Tout au long du *Cours*, certains critiques sont sur-représentés, pour des raisons – à la fois idéologiques, esthétiques et pratiques – qu'il est aisé de deviner : Jean-Joseph Dussault (1769-1824), longtemps feuilletoniste au *Journal des débats*, dont les articles les plus importants avaient été rassemblés dans les 5 volumes des *Annales littéraires*<sup>4</sup> (1818-1824) ; Charles-Marie de Féletz (1769-1850), qui écrivit dans le *Journal des Débats* et le *Mercure de France*, dont les contributions avaient été réunies en une série de 6 volumes de *Mélanges de philosophie, d'histoire et de littérature*<sup>5</sup> (1828-1830) ; surtout, pour tout ce qui concerne le théâtre, Julien-Louis Geoffroy (1743-1814), ex-jésuite et vétéran du journalisme littéraire – il avait débuté sous Fréron – et pilier du *Journal de l'Empire*, dont les feuilletons avaient été rassemblés en un *Cours de littérature dramatique*<sup>6</sup>, fort de 5 volumes (1819-1820). Ces trois auteurs, auxquels j'espère pouvoir consacrer de prochains feuilletons, sont à la fois très compétents – au moins Dussault et Geoffroy, qui furent tous deux ensei-

4. *Annales littéraires ou Choix chronologique des principaux articles de littérature insérés par M. Dussault dans le Journal des débats depuis 1800 jusqu'à 1817 inclusivement, recueillis et publiés par l'auteur des Mémoires historiques sur Louis XVII*, Paris, Maradan et Le Normant, 1818, 4 volumes in-8° ; *Annales littéraires ou Mélanges de littérature par M. Dussault, tome 5<sup>e</sup>, premier volume de supplément*, Paris, Grimbert, 1824, in-8°. Le second volume de supplément, annoncé, n'est jamais paru.

5. *Cours de littérature, de philosophie et d'histoire, ou Mélanges de Philosophie, d'histoire et de littérature, par M. de Féletz, de l'Académie française*, Paris, Grimbert, 1828, 4 volumes in-8° ; et Paris, Grimbert, 1830, 2 volumes in-8°. Le volume supplémentaire (*Jugements historiques et littéraires sur quelques écrivains et quelques écrits du temps*, par Ch.-M. De Féletz, de l'Académie française, Paris et Lyon, Périsse frères, 1840, in-8°) n'a sans doute pas pu être utilisé par l'abbé Dassance.

6. *Cours de littérature dramatique ou Recueil par ordre de matières des feuilletons de Geoffroy, précédé d'une notice historique sur sa vie*, Paris, Blanchard, 1819-1820, 5 volumes in-8° ; une « seconde édition considérablement augmentée » (6 volumes in-8°) est parue chez le même éditeur en 1825. La thèse de Ch.-M. Des Granges (*Geoffroy et la critique dramatique sous le Consulat et l'Empire*, Hachette, 1897), par ailleurs responsable de séries de manuels anthologiques remarquables en leur temps – et dans le nôtre –, n'a guère pris de rides.

gnants<sup>7</sup>, le ton plus mondain de l'abbé de Féletz, dont Louis XVIII fit cependant un inspecteur d'Académie, ôtant parfois un peu de densité à ses articles – et très conservateurs, tant en ce qui concerne les idées esthétiques que les positions politiques : ils forment, si l'on ose dire, une sorte de sainte trinité<sup>8</sup> de restaurateurs du goût, aux alentours de 1810, acharnés à prôner un retour aux « bons principes », ce qui – même si seul Geoffroy est ostensiblement inféodé à Napoléon<sup>9</sup> – va parfaitement dans le sens de la politique culturelle voulue par l'Empereur. D'autres signatures, parfois prestigieuses, se rencontrent moins fréquemment : celles de Chateaubriand, bien sûr, ou d'Abel-François Villemain, celles du très productif publiciste Louis-Simon Auger (1772-1829), de Mgr de Boulogne (1747-1825), ancien chapelain de Napoléon nommé pair de France par Louis XVIII ou de Pierre-Sébastien Laurentie (né en 1792), ancien inspecteur général des études – destitué par le ministère Villèle – et journaliste clérical (à *La Quotidienne*) fermement attaché à l'absolutisme monarchique, dont le *De l'étude et de l'enseignement des lettres* (Paris, Méquignon junior, 1828), parmi d'autres écrits sur le même sujet qui déplorent la décadence de l'enseignement et la rendent coupable des bouleversements politiques successifs, demeure d'une lecture fort intéressante.

Dassance, quant à lui, s'octroie relativement peu de place dans les plus de 3000 pages de sa compilation : un « Discours sur la littérature grecque et latine » (20 p.) ouvre le premier volume ; un « Discours sur la littérature du Moyen Âge et de la Renaissance », se place au cœur du deuxième tome (18 p.) ; un « Discours sur le siècle de Louis XIV » (19 p.) figure en tête du troisième volume ; un « Discours sur le dix-huitième siècle »

7. Parmi les élèves de Geoffroy, en classe de Rhétorique, au Collège de Navarre, André et Marie-Joseph Chénier... Dussault, lui, fut répétiteur au Collège Sainte-Barbe et au Collège Du Plessis.

8. Comme les trois Mousquetaires, ce trio comportait un quatrième larron, François-Benoît Hoffman (1760-1828), qui écrivit aussi dans le *Journal de l'Empire*... Mais Hoffman, contrairement à ses collègues, était un poète, un dramaturge (parmi ses titres de gloire, c'est lui qui fit de *Phèdre* un opéra, en 1786) et, surtout, un esprit indépendant qui refusait toute commission avec les autorités politiques. Dassance citera assez longuement Hoffman (voir t. 5, p. XVI-XVII).

9. Je me suis efforcé de montrer cela ailleurs, dans une contribution à un colloque sur « Les préfaces des éditeurs scientifiques au XVIII<sup>e</sup> siècle » (Lorient, novembre 2005), à paraître prochainement aux Presses Universitaires de Rennes. Pour Féletz, il entre à l'Académie française, pendant la Restauration (1826), à la place du Toulousain Mgr de Villar, auquel revient la gloire d'avoir organisé l'École normale, et si Dussault y échoue, face au jeune prodige Villemain, en 1821, il s'en console avec la sinécure de bibliothécaire à Sainte-Geneviève.

(20 p.) inaugure le quatrième tome ; enfin, un « Discours sur le dix-neuvième siècle » prélude (17 p.), en pagination indépendante, à la section sur la littérature contemporaine qui commence au milieu du cinquième volume. Moins d'une centaine de pages, donc, et de plus en corps plus grand que celui utilisé pour les articles critiques reproduits. Mais leur densité polémique et programmatique est incontestable, comme du reste leur qualité d'écriture, qui signale le professeur et l'orateur religieux.

\* \* \*

Dès les premières lignes du « Discours sur la littérature grecque et latine », le ton est donné : le compilateur prend position en faveur de la littérature classique, « amie de la clarté, du bon sens, de la raison et de la sagesse », et contre le romantisme à la mode, « qui s'affranchit de toutes les règles, méprise toutes les lois, ne reconnaît aucun frein, qui confond tous les tons et tous les genres, se permet de nouvelles inventions de mots, et surtout de nouvelles inventions de style » (t. 1, p. I). Cette opposition esthétique entre l'ordre et le désordre – la forme et *l'informe* – est immédiatement déplacée sur le terrain politique : les tenants d'une inspiration libérée de la source antique sont aussi les hérauts de « la transformation sociale », les ennemis « des Grecs et des Romains<sup>10</sup> » sont aussi les destructeurs de la société et de la morale. Et de décrire en termes apocalyptiques la nouvelle Querelle des Anciens et des Modernes, menée par des écrivains « sans talent, sans goût, sans foi, sans croyances, sans principes sur les vérités tutélaires de la société » (t. 1, p. II), pour en appeler aussitôt à l'autorité de Boileau et se lancer dans un vibrant éloge d'Homère, de Virgile et d'Horace : ces poètes de la raison, du naturel, du goût et de l'harmonie, chez lesquels « une imagination hardie » est tempérée par « un esprit juste et délicat » (t. 1, p. VIII, à propos d'Horace), sont tout à l'opposé de la littérature des « jours de décadence où nous vivons », fruit d'une « société sans convictions et sans doctrines » (*ibid.*).

10. Dassance cite (t. 1, p. II) approximativement le vers fameux – « Qui me délivrera des Grecs et des Romains ? » – de Joseph Berchoux (1765-1739) en tête de sa fameuse *Élégie* [en fait une satire humoristique]. Il reprendra d'ailleurs la formule dans son « Discours sur le dix-neuvième siècle » (t. 5, p. II). Sur Berchoux, voir mon feuilletton des *Cahiers Voltaire*, 2005, n° 4, « Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule, / J'entreprends d'y tourner Voltaire en ridicule », p. 283-292.

Dassance, assurément, ne va pas jusqu'à nommer ses cibles, mais l'on devine aisément que, pour lui, le régime libéral de la Monarchie de Juillet a sa part, non négligeable, dans la précipitation de cette « décadence » des lettres qu'est le romantisme triomphant : « les arts ont besoin de règles, comme les nations ont besoin de lois » (t. 1, p. XII), écrit-il péremptoirement, après d'autres. Cette « monarchie », du reste, est d'inspiration anglaise, étrangère comme le sont les divinités du « nouveau Parnasse » dégénéré, qui se targue fallacieusement de revenir aux sources nationales et chrétiennes, alors qu'en réalité il se pare de « la rouille de la barbarie » (t. 1, p. XIII) et se délite « dans les brouillards humides de l'Écosse et dans les sombres forêts de l'Allemagne » (t. 1, p. I). Bref, il faut, prenant appui sur la langue française qui est « la langue universelle de l'Europe <sup>11</sup> » (t. 1, p. XII), « renouer » d'urgence « la chaîne glorieuse qui unissait les grands écrivains du dix-septième siècle », chrétiens fervents et admirateurs zélés d'Homère et de Virgile <sup>12</sup>, « aux grands écrivains de l'Antiquité » (t. 1, p. XX). Il faut restaurer, sous la férule de la religion, l'ordre en littérature – et en politique – pour mettre fin à l'anarchie générale : *écraser l'informe* pour éviter l'Apocalypse.

La diatribe est assurément fort éloquente. Dans son « Discours sur le dix-neuvième siècle » du 5<sup>e</sup> volume, le zélé sermonnaire recourt à une autre arme redoutable : l'ironie. Il peint, avec toutes les exagérations et toutes les métaphores nécessaires <sup>13</sup>, les « titres de gloire » (t. 5, p. I) de l'époque nouvelle, persuadée d'être capable de « parcourir de nouveaux cieux, de nouvelles terres » (*ibid.*) en faisant table rase des « sources taries à jamais » (t. 5, p. II). Habilement, c'est dans la bouche des tenants de l'École nouvelle qu'il met un cinglant *mea culpa* – la littérature romantique demeure « vague dans ses vœux, irrégulière dans ses formes, capri-

11. Dassance appelle à son secours, ici, pas Rivarol, mais une *Dissertation sur le romantisme* de l'abbé Pierre-Denis Boyer (1766-1742), successeur de Denis Frayssinous (1765-1841), Aveyronnais comme lui (et comme de Bonald), à la tête du séminaire de Saint-Sulpice et contradictoire du « carbonarisme moderne » de Lamennais.

12. Voir les digressions, nombreuses dans ce premier « Discours », sur Racine, Bossuet, La Bruyère ou Fénelon... Dassance se risque même à vanter « la rigueur théologique » (t. 1, p. XV) de Mme de Sévigné.

13. Il s'appuie d'ailleurs sur le discours *Du Catholicisme dans l'éducation* (1835), de l'abbé Jean-Joseph Gaume (1802-1869), l'un des piliers les plus exaltés (son *Ver rongeur*, de 1851, est demeuré célèbre : il y pourfend le paganisme de la littérature classique avec une extraordinaire virulence) du parti ultra-catholique rassemblé autour de Louis Veuillot. Entrer dans plus de détail nous entraînerait malheureusement trop loin.

cieuse dans son allure, bizarre [...] dans ses conceptions » – pour mieux l'opposer, sarcastiquement, aux rodomontades des nouveaux maîtres du monde littéraire, qui se font forts d'« élever sur les débris des âges écroulés » (*ibid.*) l'édifice des chefs-d'œuvre nouveaux. Nouveaux... et très catholiques : c'est là que Dassance retrouve son sérieux, pour dénoncer le caractère fallacieux de cette profession de foi. Au lieu de « défendre les saines doctrines » (t. 5, p. III), selon leurs intentions initiales, les novateurs ont été victimes de l'« indifférence, maladie du siècle, non moins funeste aux lettres qu'à la religion et à l'ordre social » (*ibid.*). Le discours retrouve alors toute sa violence polémique : les tenants des « doctrines tudesques et allemandes » sont l'aile marchante de « la barbarie » ; croyant avoir « répudié la philosophie matérialiste du dix-huitième siècle » (*ibid.*), ils oublient jusqu'aux « premiers éléments de la doctrine chrétienne » (t. 5, p. IV) ; méprisant « l'autorité et l'expérience », ils s'acharnent à briser la « chaîne glorieuse de grands poètes, d'orateurs illustres, de penseurs profonds » (*ibid.*) qui a fait la force et la gloire de la littérature française.

Bref, c'est contre une nouvelle Terreur, aussi fanatique que celle de la Révolution, que s'élève le fougueux sermonnaire : le romantisme a trahi ses origines (celles de 1802, époque du *Génie du Christianisme* et de la *Législation primitive*), oublié qu'il était né en même temps qu'un mouvement salutaire de restauration (grâce à Bonaparte) des « doctrines sociales », des « vérités religieuses » et des « vrais principes littéraires » (t. 5, p. VII). Dassance regretterait volontiers l'heureuse époque de l'Empire, où l'on réimprimait les « auteurs du siècle de Louis XIV » (t. 5, p. 9) et où l'on réprimait « les accents irrégieux » (t. 5, p. 8) et les impiétés de l'ingouvernable « nation qui lit Voltaire<sup>14</sup> » (*ibid.*) ; car la Restauration, au lieu de juguler définitivement la licence et la perversité, a laissé prospérer, en concurrence, le parti de « l'impiété » et de la « corruption » (t. 5, p. 9), qui a amené « l'indifférence en matière de religion » (*ibid.*), et celui des défenseurs de « l'auguste fille du Ciel » (t. 5, p. XI), parfois dangereusement contaminé par les vapeurs fétides qui s'exhalent du premier, comme en témoignent les hésitations de

14. Allusion à un mot fameux de Napoléon : « Il n'y a pas moyen de gouverner une nation qui lit Voltaire ». Plus bas, Dassance rappelle, après Chateaubriand, que si l'Empire avait été l'époque de l'invention du Classicisme, la Restauration a été celle de la redécouverte des auteurs impies du siècle de Louis XV (voir t. 5, p. IX).

Lamennais<sup>15</sup> : implicitement, plus encore que la question religieuse, c'est le problème politique qui est en cause, puisque le principal défaut de l'auteur des *Paroles d'un croyant*, c'est d'avoir cherché à valider l'idée démocratique à travers la lecture des Saintes Écritures.

Littérairement, ce qui témoigne le mieux des efforts de *l'informe* pour gagner du terrain, c'est le recul des formes nobles de la littérature au profit de l'essor du roman, « où tous les genres sont confondus, toutes les convenances violées, toutes les lois méconnues » (t. 5, p. XII). Même les poèmes, passée l'époque des Delille, des Fontanes ou des Chênedollé – auteurs, essentiellement, de la période impériale –, ne sont plus que « des romans sans but, sans couleur, sans vérité, sans intérêt, ou, si l'on aime mieux que des gazettes rimées » (t. 5, p. XIII). La confusion envahit tout. On ne distingue plus « la nature physique et la nature morale, le monde réel et le monde idéal, le merveilleux, le plaisant, le sublime, le comique, le grotesque, le pathétique » (*ibid.*). Un flou général, étayé sur des « théories paradoxales » (t. 5, p. XIV) d'origine étrangère, obscurcit le paysage littéraire et conduit à la décadence. Il faut donc réagir, hurle Dassance : revenir à des « études fortes et sérieuses », à l'union du « génie », du « goût » et du « bon sens », à la langue claire du siècle de Louis XIV, à la stricte orthodoxie religieuse<sup>16</sup>, aux « fondements sacrés de notre foi » (t. 5, p. XV). Il faut relever les barrières ruinées entre les genres, cesser – sous prétexte que la littérature doit être l'expression de la société – de « remuer à plaisir les passions les plus dégoûtantes » (t. 5, p. XVI), de mêler aux « ineffables harmonies de la lyre » inspirée par la foi les « détails cyniques d'un amour impur<sup>17</sup> » (*ibid.*), revenir au culte des « chastes Sœurs » contre « les muses dissolues du Parnasse romantique », selon les expressions éloquentes d'Hoffman<sup>18</sup> pourfendant les « renégats littéraires » et les « nouveaux iconoclastes » (t. 5, p. XVI-XVII). Il ne

15. Dassance stigmatise « l'intervalle immense qui sépare le premier volume de *l'Essai sur l'indifférence* [1817] des *Paroles d'un croyant* [1834] » (t. 5, p. IX-X).

16. Je passe avec regret sur la diatribe du bon abbé contre le syncrétisme religieux paré des prestiges d'une « érudition fastueuse » (t. 5, p. XV) : on notera, par souci d'objectivité, que si la polémique est un rien furieuse, le diagnostic ne manque pas de lucidité...

17. L'attaque vise apparemment tout particulièrement Lamartine qui, après avoir fait « vibrer le sentiment religieux », s'est laissé aller à nous « vanter les vertus des Turcs » et à « prêter naissance une âme aux minéraux, aux plantes, aux cailloux » (t. 5, p. XVI).

18. Voir ci-dessus, note 8. Les articles d'Hoffman sont pour l'essentiel repris dans ses *Œuvres* (Paris, Lefèvre, 1829, 10 vol.).

s'agit de rien moins, par un bizarre renversement, que de mettre fin au « despotisme des Huns, des Goths et des Welches <sup>19</sup> » (t. 5, p. XVII), à une terreur littéraire comparable à la Terreur de la Révolution : une nouvelle « commotion » (t. 5, p. V), semblable à celle qu'incarna en 1802 *Le Génie du Christianisme* qui marquait le début de la réaction religieuse, s'impose pour éradiquer le fanatisme romantique, successeur à rebours du fanatisme révolutionnaire.

J'avais probablement tort, tout bien réfléchi, de demander, en commençant, pardon à Voltaire : qu'il le veuille ou non, Dassance est souvent un peu cousin de celui qui, à ses yeux, incarne pourtant – ce qui ne surprendra personne – le diabolique temps des Lumières. Le « Discours sur le dix-huitième siècle », en tête du volume 4 du *Cours de littérature*, reprenant les propos de Barante sur cette « époque maudite <sup>20</sup> » (t. 4, p. III), rappelle qu'elle a « renversé tous les principes sur lesquels s'appuyait la société » (t. 4, p. II), qu'elle a tenté d'établir l'empire du « mal », du « vice » et du « mensonge » (t. 4, p. III) et de détruire, par « une attaque continue » (*ibid.*), la religion chrétienne. Le long portrait – d'où les coupes sombres que je lui impose – de l'auteur du *Portatif*, malgré un goût de déjà vu – c'est un centon de toute la production critique récente <sup>21</sup> contre Voltaire –, vaut par la virulence d'une éloquence enflammée (t. 4, p. IV-VI) :

Alors parut cet écrivain trop fameux dont la longue vie ne fut qu'une attaque continue contre le christianisme. [...] Il appelle à son secours toutes les passions, et, environné de ce cortège funèbre, il jure de renverser la cité dont les fondements sont sur les montagnes saintes <sup>22</sup> : aussi tourner en dérision les objets les plus sacrés de notre foi, altérer les livres saints, parodier leurs récits les plus touchants, et insulter à leurs plus sages maximes, tels sont les jeux sacrilèges de son impiété pendant plus

19. La formule est empruntée à Hoffman.

20. On se reportera à ma chronique du n° 2 (2003) d'*Orages* (p. 177-190) sur « Le début du procès des Lumières ».

21. Sur quelques-uns des ouvrages des ennemis de Voltaire entre 1815 et 1830, voir mes feuillets des *Cahiers Voltaire* n° 3 (2004, « Un rempart contre le Voltaire en soutane », p. 265-271) et n° 4 (2005, « Sa vie est tout le dix-huitième siècle », p. 278-283), où je présente notamment les *Vies de Voltaire* de Lepan (1817) et de Mazure (1821).

22. Dassance renvoie ici lui-même au psaume 86 : « Toi que le Seigneur a fondée sur la montagne sainte, le Seigneur chérit plus tes portes, ô Sion, que tous les pavillons de Jacob » (traduction de Genoude, Paris, Le Clère, 1819, p. 332). La Vulgate dit très exactement : « Les fondements [de Sion] sont sur les montagnes saintes ».

d'un demi-siècle. Il a secoué la religion comme un joug incommode, et il aspire à l'affreuse gloire d'entraîner ses contemporains dans sa révolte insensée. [...] Non, il ne suivit pas l'esprit de son siècle, il ne fut pas entraîné par l'opinion générale, mais il dirigea la marche et les progrès des opinions. Toutes ses actions portent le caractère du chef de secte. Il en reçoit volontiers le titre, il en fait toutes les fonctions. [...] Quand il parle de l'union des frères, des efforts des frères, du zèle des frères, que leur demande-t-il que de l'aider à seconder ses vues irrégulières ? [...] Malheur donc au siècle qui a suivi ce guide trompeur dans la route qu'il a semée de fleurs, et qui devait aboutir à l'abîme où nous avons vu se précipiter lois, institutions, mœurs, usages, et les sentiments les plus sacrés de la nature !

De même, le couplet contre le fameux leitmotiv anticlérical, s'il n'a rien de neuf en 1838, témoigne d'une maîtrise rhétorique assez vertigineuse (t. 4, p. XI) :

*Écrasez l'infâme*, disait cette nouvelle maîtresse des nations [la Philosophie] à ses adeptes, c'est-à-dire écrasez cette religion qui enseigne la vérité, commande toutes les vertus et promet le véritable bonheur. *Écrasez l'infâme*, c'est-à-dire, peu nous importent les bienfaits de la religion si elle contrarie nos désirs ; trop longtemps elle a régné sur les cœurs et sur les intelligences, qu'elle tombe de ses autels où les peuples prosternés l'ont entourée de leurs vœux et de leurs adorations. *Écrasez l'infâme*, c'est-à-dire, nous sommes las de l'entendre vanter ses enseignements et la sublimité de sa morale : en vain elle parle de la dignité de l'homme ; entre l'homme et l'animal, il n'y a de différence que les vêtements ; de la vie future, ce n'est qu'une chimère ; d'un Dieu vengeur du crime, ce n'est qu'un préjugé ; des charmes de l'innocence, la volupté, la volupté seule, voilà le souverain bien. Elle dit, et bientôt la société tout entière n'est qu'une vaste et sanglante arène où les passions déchaînées se disputent les débris des peuples et dévorent l'avenir des nations.

Voltaire, campé en antéchrist acharné à faire table rase de la religion révé-  
lée, conduit donc les cohortes barbares – Rousseau et ses « paradoxes  
insensés<sup>23</sup> », Buffon et ses « absurdes cosmogonies », Montesquieu et les  
« sarcasmes impies qui déparent les *Lettres persanes* » (t. 4, p. XIII, VIII,  
VII) – des ennemis de la foi et de la civilisation : le grand écraseur de *l'in-*  
*fâme* traîne après lui l'anarchie. Autrement dit : *l'informe*. C'est bien « la  
philosophie du dix-huitième siècle » (t. 4, p. X) qui a provoqué « la ruine

23. La formule est empruntée à Mgr de Boulogne (1747-1825), dont j'ai cité le nom plus haut.

de l'antique monarchie » ou, plus métaphoriquement, « sous prétexte d'émonder l'arbre [...] porté la cognée à la racine » (*ibid.*). On a bien compris : *la racine*, c'est la foi chrétienne. Dassance l'affirme vigoureusement (t. 4, p. XIV) :

Au milieu de leurs variations continuelles et de leurs contradictions continuelles, les philosophes eurent toujours un but unique et commun, celui de combattre le christianisme. Vers ce but tendaient et les pamphlets de Voltaire, et la métaphysique d'Helvétius, et le matérialisme de La Mettrie, et le bavardage de d'Argens, et le patelinage de d'Alembert, et les déclamations de Diderot. C'est dans la même intention que furent composés le *Dictionnaire encyclopédique*, le *Système de la nature*, l'*Histoire philosophique* de Raynal, les ouvrages de Boulanger, de Damilaville et de tant d'autres.

Et de déplorer l'impuissance des « adversaires de la philosophie moderne » (t. 4, p. XVIII), malgré le talent de quelques-uns, qui furent incapables d'empêcher la destruction des « bases de la société », la rupture du « frein salutaire » (t. 4, p. XX) de la religion, la ruine des états dans un « orage populaire » (t. 5, p. X) et les révolutions de « l'ordre social » (t. 4, p. XVI).

On le voit, *l'informe* est partout, qui attend qu'on l'écrase : dans la littérature philosophique des Lumières qui préludent à l'orage révolutionnaire comme dans le salmigondis syncrétique de la production romantique qui annonce « une nuit de tempêtes <sup>24</sup> » (t. 5, p. X). En fait, il était déjà là, dans cette longue période obscure qui va des riches heures de Rome à l'aurore de Louis XIV. Le « Discours sur la littérature du Moyen Âge et de la Renaissance », au tome 2, s'insurge contre « la mode » des temps nouveaux, qui prône la littérature « gothique <sup>25</sup> », sous prétexte d'y retrouver « les racines de notre langage, de notre droit, de nos institutions » (t. 2, p. 117). Dassance, lui, dépeint une époque « encore enveloppée des langes de la barbarie et de l'enfance » (t. 2, p. 118), à la langue (je souligne) « *informe* », mêlée de « latin rustique » et de « tudesque », incapable donc de communiquer la pensée ou de produire la poésie. La charge contre la « langue romane » est violente : « grossière, sans règles fixes, livrée aux caprices des écrivains » (*ibid.*), inintelligible, elle ne peut

24. La formule est censée caractériser l'évolution désastreuse de la pensée de Lamennais.

25. Le terme est emprunté à Voltaire (t. 2, p. 116), jugé cependant trop sévère envers l'époque médiévale.

avoir d'intérêt autre que « purement littéraire et philologique » (t. 2, p. 119). Et de pourfendre « la lyre de ces gentils troubadours qui chantaient la guerre sainte souvent par un motif tout profane » (t. 2, p. 120), de railler les « interminables romans de chevalerie », les « farces », les « absurdes parodies de l'Évangile » (*ibid.*): tout cela est barbare, ridicule, indécent ou bouffon. On ne peut guère sauver, de l'avis de notre bon abbé, que quelques témoignages de la foi profonde de nos aïeux, notamment dans les chroniques de Joinville et de Froissart ou, mieux encore, dans *l'Imitation de Jésus-Christ*<sup>26</sup>, « expression vive et touchante du christianisme » (t. 2, p. 125).

Le tableau de la Renaissance est encore plus sombre: c'est la période de la « prétendue réforme » (t. 2, p. 129, sans majuscule), entreprise scélérate contre « l'autorité religieuse », qui a ouvert « un abîme où toutes les sectes, toutes les hérésies, toutes les erreurs vinrent se précipiter et se confondre ». Cet assaut du rationalisme contre la foi catholique est même la source première de l'abominable esprit d'examen qui a conduit au scepticisme généralisé – des Lumières, par exemple – et a fini par envahir également « la littérature » et « les universités », où l'on discute « éternellement, sans pouvoir s'entendre, sur des objets qui passent la portée de [la] raison » (*ibid.*). Bref, Luther a causé le chaos, alors même que ses sectateurs prétendent qu'il l'a débrouillé. Et comme si les étincelles de cette polémique anachronique ne suffisaient pas, Dassance déclare sans rire, pour le bouquet final, que rien de grand ne s'est fait, à l'époque renaissante, en dehors de la confession catholique: « déjà le *catholique* Copernic avait reculé les bornes du ciel, et le *catholique* Colomb les bornes de la terre », et « les lumières mêmes d'alors en politique et en morale étaient très supérieures à celles de nos jours » (t. 2, p. 132, souligné dans le texte). Peu s'en faut qu'il ne prône un retour au temps béni de l'Inquisition, dépeint sans frémir comme une sorte d'âge d'or de l'esprit humain (t. 2, p. 132-133):

Toutes les véritables connaissances, toutes les sources du savoir étaient ouvertes; tout ce qui pouvait assurer le repos social, et grandir l'esprit humain, était trouvé; rien ne pouvait plus ralentir son essor, et l'on

26. J'ai signalé en commençant que Dassance avait donné une traduction de *l'Imitation*. J'ajoute qu'il avait aussi auparavant, semble-t-il, rédigé une préface pour la version fameuse de Gonnelieu.

n'avait qu'à suivre cette impulsion nouvelle pour prendre un vol encore plus haut, sans qu'il fût nécessaire qu'un moine défroqué mît tout en combustion par des arguments théologiques, et torturât la Bible pour y trouver ses erreurs, en attendant qu'on torturât les peuples pour les leur faire adopter.

La marge, en somme, est bien étroite entre la foi exaltée et la mauvaise foi. *L'informe* et *l'infâme*, ici, sont une seule et même cible: la Réforme, venue briser la sublime harmonie religieuse, politique <sup>27</sup>, sociale et – *lato sensu* – littéraire.

\* \* \*

On me pardonnera de ne guère pousser plus loin l'excursion en compagnie de Pierre-Nérée Dassance: dans son « Discours sur le siècle de Louis XIV » – de loin le moins intéressant à mes yeux, sauf dans les digressions polémiques –, en tête du 3<sup>e</sup> volume du *Cours de littérature*, il chante la « suprématie brillante » de la culture française « sur le monde civilisé », la « vigueur » et l'« harmonie » (t. 3, p. I) de l'institution monarchique, l'équilibre de l'organisation sociale du royaume. Il affirme que cette époque, « grande entre toutes les époques », doit « rester notre modèle, parce qu'elle fut animée par l'esprit de la religion, qu'elle retraça le caractère français, et qu'elle s'attacha à l'imitation libre de l'antiquité » (t. 3, p. IV). C'est évidemment le « flambeau » du catholicisme qui lui paraît l'élément déterminant dans « l'essor extraordinaire que prirent les arts, les sciences, les lettres sous le règne de Louis XIV » (*ibid.*): de Vincent de Paul à Fénelon et à Massillon en passant par Pascal, Bourdaloue ou Racine, tous les grands écrivains furent avant tout de grands chrétiens, assez avisés pour chercher dans l'Antiquité de quoi perfectionner la langue et l'enrichir, assez humbles pour se soumettre aux vérités de la foi et pour respecter la politique naturelle – tirée de l'Écriture sainte <sup>28</sup>, évidemment –, assez heureux pour fournir à leurs succes-

27. « Nous voyons que lorsqu'on veut revenir à des institutions raisonnables, à un gouvernement stable et régulier, il faut rétrograder, au grand chagrin des illustres amants de la perfectibilité, et mettre de côté les théories impraticables et tous les rêves creux du *siècle des lumières* », écrit Dassance (t. 2, p. 132, souligné dans le texte).

28. Voir l'intéressante discussion sur le sens de l'ouvrage fameux de Bossuet, t. 3, p. XVII.

seurs de « glorieux modèles » (t. 3, p. XVII) dont la réussite sublime fournit tout l'arsenal nécessaire pour *écraser l'informe*<sup>29</sup>.

C'est aussi, tout bien compté, l'objectif prioritaire de la compilation critique qu'est le *Cours de littérature ancienne et moderne* : on verrait clairement, à étudier les choix de l'anthologiste et en les mettant en rapport avec les développements introductifs des différents discours que je viens de parcourir, que le bon abbé, plein de zèle et de flamme, accumule, à destination de ses lecteurs<sup>30</sup>, toutes les munitions nécessaires pour conduire la croisade de la réaction esthétique, politique et religieuse, qui s'impose – il en est convaincu – dans le contexte décadent de la Monarchie de Juillet. Tout le nécessaire pour *écraser l'informe* sur le terrain littéraire et esthétique (le Romantisme, les restes des Lumières, la mode du Moyen Âge et de la Renaissance), sur le terrain religieux (le syncrétisme, l'éclectisme) et aussi, implicitement le plus souvent mais assez évidemment, sur le terrain social et politique, où *l'informe* désormais s'appelle libéralisme.

Jean-Noël PASCAL

(janvier 2006)

29. Il m'est arrivé de penser – *horresco referens* – en lisant Dassance à Léon Daudet (je crois) et à sa formule fameuse (de mémoire) : « Ce qu'il nous faudrait, c'est un Louis XIV avec des chars » !

30. Même si le titre ne comporte pas cette précision, le *Cours* de Dassance est adressé prioritairement aux professeurs ecclésiastiques des institutions religieuses, ses confrères. C'est une sorte de « livre du maître », destiné à faire face à la décadence de l'enseignement officiel... En 1840, date des deux premiers tomes (postérieurs aux autres, semble-t-il, je l'ai déjà dit), Victor Cousin, bête noire du clergé depuis l'affaire de son *Livre d'instruction morale et religieuse à l'usage des écoles primaires catholiques* (1833), qui va bientôt réformer le baccalauréat, vient d'être nommé ministre de l'Instruction publique.

## *Entretien*

Alain Chevalier, directeur du musée  
de la Révolution française, château de Vizille

*Pouvez-vous nous rappeler les circonstances de la naissance du Musée de la Révolution française ?*

La création du musée a été décidée par le conseil général de l'Isère en 1983. Le musée lui-même a été ouvert au public en 1984 alors qu'il ne disposait pas encore de collection, et sans que le bâtiment soit aménagé. C'était une sorte de pari issu de la dynamique qui était celle des musées en France au début des années 1980, après l'élection de François Mitterrand. Le conseil général était propriétaire de ce lieu depuis 1972 : l'État le lui avait vendu pour un franc symbolique, lui laissant le soin de concevoir un projet culturel. Une direction avait déjà été impulsée à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle lorsque la famille Périer avait souhaité vendre ce domaine qu'elle possédait depuis déjà plus d'un siècle : c'était en 1895, et déjà quelques personnes s'étaient alors mobilisées pour demander la création au château de Vizille d'un musée sur l'histoire du Dauphiné. On songe bien entendu à l'histoire du connétable de Lesdiguières (le château en lui-même est un lieu emblématique de l'histoire du Dauphiné) mais aussi à la première assemblée politique prérévolutionnaire, réclamant la convocation des États-Généraux.

*Vous faites référence à l'assemblée du 21 juillet 1788 ?*

Exactement. Il était question de réforme de scrutin, avec la substitution du vote par tête au vote par ordre, et de grandes résolutions qui furent reprises par la suite sur la liberté de réunion et l'engagement

national : l'assemblée réunie à Vizille n'évoquait plus seulement un phénomène dauphinois, mais s'engageait pour le reste de la nation.

*L'idée de musée ne date-t-elle pas de cette époque ?*

L'idée de musée avait déjà été lancée en 1795. Rien ne s'est malheureusement fait. Un acheteur immobilier a acquis le château et, avec l'aide d'une compagnie anglaise, l'a transformé en hôtel, non sans dévaster une partie du bâtiment. Celui-ci a ensuite été restauré par un particulier qui l'a vendu en 1924 : à cette date, on songe à préserver le lieu et à en faire un lieu de mémoire républicaine aussi bien qu'un musée du Dauphiné et un musée de la Révolution française. L'État a hélas un peu tergiversé : il est vrai qu'il faisait déjà un énorme effort en consacrant trois millions de francs or à l'acquisition du château de Vizille. Or il y avait, en 1924, d'autres priorités. Le processus a dès lors été gelé et le château est devenu résidence d'été des présidents de la République, mission qu'il a remplie très épisodiquement. La situation a perduré jusqu'à la veille du Bicentenaire de la Révolution française. Une perspective s'est ouverte à la fin des années 70 et au début des années 80, autour d'un groupe d'historiens très actifs, réunis essentiellement autour d'Albert Soboul, mais aussi de Michel Vovelle. Il fut question de créer un Musée de la Révolution française. Le président du conseil général de l'Isère, Louis Mermaz, étant lui-même historien et, à cette date, président de l'Assemblée nationale, l'idée a pu être adoptée.

*Qu'en est-il des collections ?*

Cette question des collections est un autre tournant déterminant de l'histoire du musée. Fallait-il faire du château un simple lieu de mémoire, un lieu pédagogique, avec des supports multimédia ? L'intégration du musée à la Direction des Musées de France pour en faire un musée contrôlé, avec des collections, s'est faite sous l'impulsion de Philippe Bordes, qui était historien d'art et historien de la Révolution française. Philippe Bordes avait notamment travaillé sur David et le Serment du jeu de paume. Il fut le premier à considérer qu'il fallait acheter des œuvres et lire la Révolution non pas à travers les seuls documents d'archives, mais à travers la production artistique de l'époque : on pouvait ainsi voir quel imaginaire s'était construit autour de la Révolution française, à partir par exemple de toute la production rétrospective du XIX<sup>e</sup>

siècle dans les beaux-arts traditionnels (peinture, sculpture, dessin) ou de celle du XX<sup>e</sup> siècle à travers l'art contemporain de l'immédiat après première guerre et à travers le cinéma.

*Que sont devenues vos collections, après cette première impulsion ?*

Nous avons maintenant une collection constituée par le biais d'acquisitions mais aussi par les dépôts de grands musées publics français, de l'État, ou des collectivités territoriales, de Bordeaux à Marseille, en passant par Lille ou encore Rennes : vous le voyez, il y a une sorte de mobilisation autour de ce patrimoine particulier. Ce que nous cherchons à faire, c'est à faire parler ce patrimoine d'une autre manière, dans un contexte et avec un regard historique, tout en lui laissant son statut d'œuvre d'art. Les œuvres d'art ne sont pas les illustrations ou les supports d'une vision historique, mais elles permettent de redécouvrir, d'approfondir la période, ses sensibilités, ses mentalités, ses codes culturels.

*Une question d'imaginaire, donc.*

Oui, les collections insistent sur la construction de l'imaginaire. Mais elles présentent également des objets historiques un peu plus attendus d'un Musée de la Révolution française : je pense aux sabres de la Garde nationale, par exemple, qui étaient des sabres de parade, de distinction. Encore ces objets traduisent-ils les sensibilités politiques de leurs propriétaires. N'oublions pas, s'agissant des sabres, que les vigiles peuvent pour la première fois porter les armes, lesquelles étaient jusque-là l'apanage des aristocrates. On voit à travers les sabres l'éventail extraordinaire de l'engagement et de la portée politique des personnes qui vont rentrer dans la Garde nationale. Ils peuvent être aussi bien royalistes que beaucoup plus radicaux et tentés d'évoluer vers la République. Rappelons enfin que les sabres de la Garde nationale ne sont en usage que pour la période 1789-1790, c'est-à-dire pendant les deux premières années de la Révolution.

*Le musée s'est trouvé enrichi d'une bibliothèque très importante...*

La bibliothèque naît en même temps que le musée. L'idée d'une bibliothèque revient à Michel Vovelle. C'est la mort d'Albert Soboul, en 1982, qui va précipiter les choses. Sa bibliothèque, qui venait d'être achetée par l'État au profit de la Bibliothèque nationale, s'est trouvée

déposée par celle-ci à Vizille pour établir un socle de départ (cette bibliothèque constituant en elle-même un fonds patrimonial très important). C'est donc la bibliothèque d'Albert Soboul qui a permis de créer une bibliothèque historique sur l'histoire de la Révolution française. Tous les membres du conseil scientifique (lequel comprenait, outre Michel Vovelle, de nombreuses personnalités), ont décidé de léguer à leur décès (la plupart étaient déjà âgés, je pense au doyen Godechot, ou à Jean-René Surateau) leur bibliothèque à Vizille, afin de venir en complément de celle d'Albert Soboul. Les fonds Godechot, Surateau, et le fonds Roger Barny, dernier arrivé, ont permis de faire de Vizille le centre incontournable des études sur la société à l'époque de la Révolution française.

*C'est-à-dire ?*

C'est-à-dire que notre bibliothèque prend en compte tous les aspects de l'histoire de l'art (puisque les collections artistiques du musée l'exigent, en quelque sorte, et puisque c'est Philippe Bordes qui a amorcé la constitution du fonds en donnant d'ailleurs à la période une étendue assez large), et qu'elle permet à un chercheur d'entreprendre des recherches croisées qui peuvent aller de la philosophie aux représentations opératiques – et ceci non seulement sur le territoire français, mais dans l'ensemble du monde européen, ainsi qu'aux États-Unis et dans tous les pays qui ont eu affaire à la Révolution française.

*Cette très grande palette de possibilités, cet éventail très large se retrouvent sur le plan de la médiation culturelle. Vous avez instauré et développé de nombreuses expositions temporaires...*

Il y a plusieurs types de diffusions. Une diffusion normale pour un musée, c'est bien sûr en premier lieu l'exposition permanente des œuvres, qui est le premier degré de la médiation patrimoniale. Notre public tourne autour de 72000 visiteurs annuels: il s'agit de leur faire partager, de leur faire rencontrer ce patrimoine. La plupart du temps, ils découvrent un nouveau type de musée d'histoire, c'est-à-dire un musée qui n'est pas seulement accroché à l'événement mais qui propose aussi une confrontation avec des œuvres d'art. Les cartels, qui sont très explicites, permettent aux visiteurs de comprendre l'essentiel d'une œuvre et surtout d'opérer une sélection. Les expositions temporaires peuvent être quant à elles de thématiques très variées sur un artiste, sur un type de

production très spéciale, comme par exemple les affiches révolutionnaires, sur un moment historique, sur une institution, comme la Comédie-Française (exposition qui aura lieu dans deux ans), etc.

*Je serais très tenté de passer à la dernière rubrique qui est la rubrique plus personnelle, c'est-à-dire de vous demander comment vous êtes arrivé à la direction du Musée de la Révolution française et surtout comment est né votre intérêt pour cette période. Votre propre origine géographique aurait-elle joué un rôle ?*

J'ai toujours aimé l'histoire, mais j'ai aussi une formation de droit, de juriste. Ce qui m'intéressait le plus, c'était l'histoire des institutions, le droit constitutionnel, les relations internationales, avec en même temps un très fort intérêt vers l'histoire de l'art. J'ai donc fait des études d'histoire de l'art avec un regard très attentif sur le contexte historique de la création artistique : c'est ainsi que j'ai pu me spécialiser dans l'histoire des collections, qui est une histoire du goût, une projection, une manière de voir comment les sociétés des élites italiennes ou françaises collectionnaient, quel était l'imaginaire, la représentation du monde qu'elles pouvaient se faire. Cette formation m'a permis de faire toutes sortes de croisements. Ma spécialisation touchait à la peinture en France et en Italie au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècles : j'ai fait la rencontre de Philippe Bordes qui dirigeait ce musée depuis 1985 et qui cherchait un assistant. Un poste a été ouvert en 1988 auquel je me suis présenté : je suis ainsi devenu conservateur de Vizille. Au départ de Philippe Bordes, « naturellement », si je puis dire, j'ai été amené à lui succéder. Il se trouve que Vizille est un lieu expérimental, et que cette union entre l'histoire et l'art permet de connecter la problématique révolutionnaire à une dynamique et à une analyse de l'histoire qui peut se révéler très diverse : nous ne sommes pas un musée du jacobinisme. Un musée républicain, plutôt. Toutes les façons d'entrevoir l'histoire sont présentes.

*Est-ce que vous avez un souhait particulier pour les prochaines années, un souhait d'action qui n'aurait pas encore été entrepris ?*

J'aurais deux souhaits particuliers : le premier est de pouvoir ouvrir notre salle consacrée au cinéma et à la Révolution française, car c'est vraiment le septième art qui va porter, de la façon la plus « populaire », si je puis dire, la Révolution française dans ses thématiques. Le second serait de pouvoir organiser une nouvelle exposition d'art contemporain, c'est-

à-dire de voir comment l'art contemporain s'est emparé de la Révolution: nous avons monté il y a quelques années une exposition consacrée aux tableaux que Dietmar Polk, ce grand artiste allemand d'aujourd'hui avait peints, à l'occasion du bicentenaire. Ces tableaux nous ont appris qu'on pouvait donner toute sa profondeur à la Révolution française dans l'art contemporain. Or cette nouvelle optique est susceptible d'attirer des publics pour lesquels la Révolution française ou un musée d'histoire ne sont pas *a priori* des éléments porteurs, et qui tout d'un coup découvrent le musée. Les gens s'attendent rarement à voir ce qu'ils découvrent à Vizille, en faisant le pèlerinage jusqu'à nous.